



## LES MODES PARISIENNES

Capote et Chapeau de M<sup>me</sup> Bidault, rue de Choiseul, 3 bis — Fleurs de Willery, élève  
de Batton, rue de Meinas, 12 — Mantilet et robes de M<sup>me</sup> Delbaas, r. Neuve St. Augustin, 30.  
Gants Mayer, rue de la Pâle, 26. — Umbrelle de M<sup>me</sup> Femaiechal, boulevard Montmartre, 17. —  
Souliers du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



L. HESSE

## MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÈRE DE V. —  
LES PERLES (2<sup>e</sup> et dernière partie), par M. LOUIS  
LURINE — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. —  
BÉBÉ ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Il y a, dans la question de modes à Paris la semaine des fêtes de Juillet; c'est en vain qu'on chercherait un chapeau de paille orné d'une guirlande ou d'un grand-nœud de ruban posé de côté sentimentalement, comme toute héroïne de roman doit l'avoir, ou un fichu à longs bouts noués derrière sur une robe demi-décolletée et à manches courtes, et sur une robe montante et à manches longues. — Pour trouver une jeune femme habillée ainsi, il aurait fallu aller visiter les amies dans les villas voisines, faire une petite course aux Baux, enfin sortir de Paris. — Quelles toilettes fabuleuses on rencontre dans la grande ville, le 29 juillet! des cha-

peaux qui datent de la Révolution de 1830 très bien conservés, c'est-à-dire pétrifiés; des manches à rigot, des bonnets à larges papillons; quelques frais minois couronnés d'un petit bonnet moderne, d'horribles blouses habillant d'horribles ivrognes, et d'honnêtes ouvriers; un peu de tout, excepté de la mode élégante, gracieuse, idéale comme une grande dame parisienne.

C'est un fait certain, la mode va chercher ses modèles aux horreurs des rochers de 1700... mais les femmes sont des Clarisses, des Charlottes, des Thérèses, et même un peu des Manons Lescaut, toujours pour la toilette, entendons-nous! Nous avons donc les chapeaux Clarisse Harlowe, les pamelas, les fichus Marie-Antoinette noués derrière, les fichus Watteau noués devant par un nœud de ruban; et les manches des robes de chambre garnies d'engageantes, de rubans à la vieille; les étoffes brochées ou imprimées à dessins Pompadour, les petits manteaux Louis XV, pardessus d'été garnis de rubans; et tant d'autres, nous en passons, et des meilleurs. Il faut bien le dire, les fichus Marie-Antoinette noués derrière sont charmants, et cette mode ne pouvait mieux revenir que par un véritable été! — Quelle plus jolie toilette pour une femme qui reçoit chez elle ses amis qu'une robe de mousseline de soie fond gros-bleu à larges guirlandes de fleurs et garnie de plusieurs volants, à corsage francs décolleté, à manches courtes, et un fichu de mousseline unie ou brodée garni de dentelle et noué derrière négligemment! Et, le soir, on danse au piano, sans appétit, ne s'amusant pas mieux ainsi qu'emprisonnée dans son robe montante? Le fichu Watteau, dont les deux bouts

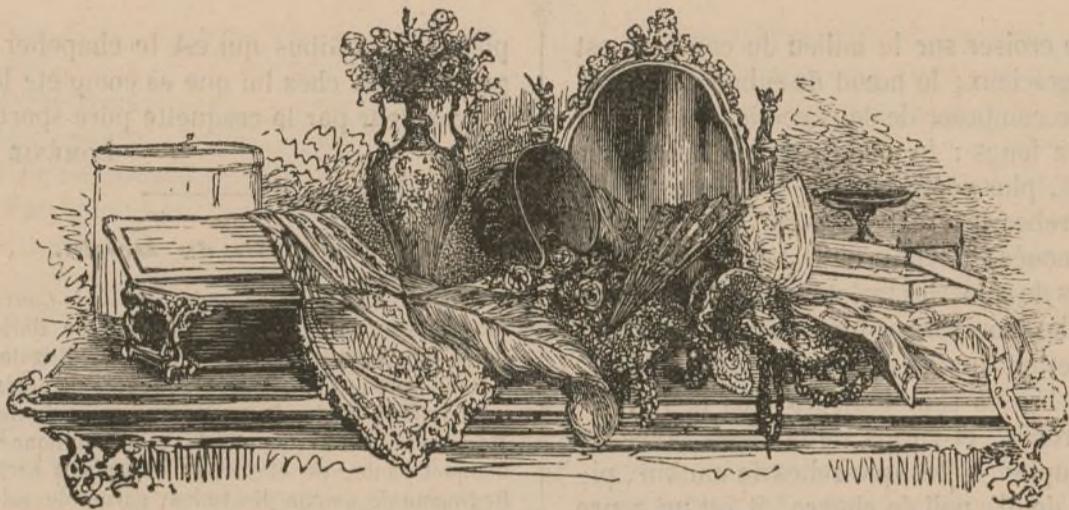


### LES MODES PARISIENNES

Capote et Chapeau de M<sup>me</sup> Bédault, rue de Choiseul 1 bis — Fleur de Maillety, éleve  
de Watton, rue de Valenciennes 12 — Mantel et robe de M<sup>me</sup> Delbaas, Neveu L. Augustin, 30  
Gants Mayer, rue de la Paix 26 — Corbelle de M<sup>me</sup> Lemarcel, boulevard Montmartre 7 —  
Soutiens du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin 14.

Paris chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



## LES MODES PARISIENNES.

### Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —  
LES PERLES (2<sup>e</sup> et dernière partie), par M. LOUIS  
LURINE. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. —  
RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES ET FASHIONS.



**L** n'est point question de modes à Paris la semaine des fêtes de Juillet; c'est en vain qu'on chercherait un chapeau de paille orné d'une guirlande ou d'un grand nœud de ruban posé de côté sentimentalement, comme toute héroïne de roman doit l'avoir, ou un fichu à longs bouts noués derrière sur une robe demi-décolletée et à manches courtes, et sur une robe montante et à manches longues. — Pour trouver une jeune femme habillée ainsi, il aurait fallu aller visiter les amies dans les villas voisines, faire une petite course aux Eaux, enfin sortir de Paris. — Quelles toilettes fabuleuses on rencontre dans la grande ville, le 29 juillet! des cha-

peaux qui datent de la Révolution de 1830 très bien conservés, c'est-à-dire pétrifiés; des manches à gigot, des bonnets à larges papillons, quelques frais minois couronnés d'un petit bonnet moderne, d'horribles blouses habillant d'horribles ivrognes, et d'honnêtes ouvriers; un peu de tout, excepté de la mode élégante, gracieuse, idéale comme une grande dame parisienne.

C'est un fait certain, la mode va chercher ses modèles sur les héroïnes des romans de 1700... toutes les femmes sont des Clarisses, des Charlottes, des Pamélas, et même un peu des Manons Lescauts, toujours pour la toilette, entendons-nous! Nous avons donc les chapeaux Clarisse Harlowe, les pamélas, les fichus Marie-Antoinette noués derrière, les fichus Watteau noués devant par un nœud de ruban; et les manches des robes de chambre garnies d'engageantes, de rubans à la vieille; les étoffes brochées ou imprimées à dessins Pompadour, les petits manteaux Louis XV, pardessus d'été garnis de rubans, et tant d'autres, *nous en passons, et des meilleurs*. Il faut bien le dire, les fichus Marie-Antoinette noués derrière sont charmants, et cette mode ne pouvait mieux revenir que par un véritable été! — Quelle plus jolie toilette pour une femme qui reçoit chez elle ses amis qu'une robe de mousseline de soie fond gros-bleu à larges guirlandes de fleurs et garnie de plusieurs volants, à corsage froncé décolleté, à manches courtes, et un fichu de mousseline unie ou brodée garni de dentelle et noué derrière négligemment! Si, le soir, on danse au piano, sans apprêt, ne sera-t-elle pas mieux ainsi qu'emprisonnée dans une robe montante? Le fichu Watteau, dont les deux bouts

viennent se croiser sur le milieu du corsage, est aussi très-gracieux; le nœud de ruban qui le retient doit se composer de deux coques et de deux bouts assez longs: le chou est détrôné par le nœud noué, plus poétique.

Sur les robes légères, on porte des ceintures de ruban nouées devant et à longs pans. Les mousselines de soie, les tarlatanes imprimées, de même que les mousselines blanches unies ou brodées, se mettent sur des dessous de taffetas blanc.

Les cols brodés sont toujours très-petits, richement brodés, et garnis de malines. Avec les toilettes simples, telles que robes de nankin, piqué, pékin de fil, poil de chèvre, il est un genre qu'on préfère: c'est une broderie tout à jour, faite en cordonnet, à petits œillets ou trous enlacés les uns dans les autres, des roues qui ne laissent pas apercevoir l'étoffe du col ou de la manchette, car la broderie la couvre entièrement. On fait des jupons de dessous dont le devant est brodé de même. Madame Payan (1) a de véritables trésors en broderies à jour; elle a aussi le tulle-Payan, rendu illustre par les mille variétés auxquelles il se prête: garnitures de guimpes, robes, berthes, manches, pèlerines, bonnets et petites coiffures; une surtout, nommée *grâce-de-Dieu*, est bien la plus délicieuse coquetterie qu'on puisse voir. Un des grands mérites du tulle-Payan, c'est à cause de sa légèreté vaporeuse, d'être très-seyant, et de se prêter admirablement à toute espèce de chiffons à la mode du moment.

Un mot sur les modes d'hommes, rien qu'un mot, car depuis le dernier bulletin que nous en avons publié, il ne s'est pas opéré de grands changements. Les habits à carreaux sont toujours en grande mode pour la campagne: Becker aîné (2) en fait beaucoup pour sa clientèle de sportsmen; il fait pour les Eaux des habits arrondis devant et bordés en soie: ce sont les habits négligés.

On voit beaucoup de jeunes gens qui portent pour cravates des rubans écossais cerise et blanc, bleu et blanc, ou gros-vert et blanc; ces rubans sont noués devant, après avoir déjà fait un tour, et ce nœud est très-long sur son travers.

Les pantalons de ville, quoique larges du bas, n'ont rien d'exagéré; mais, pour ceux à carreaux, en toilette de campagne, il en est tout autrement, ce qui fait qu'avec les souliers à bouts carrés arrondis les hommes n'ont plus de pieds.

Les chaussures de nos élégants prennent naissance chez Bernard-Chapuis et Molière, rue de la Bourse, 4; ce sont des illustrations dans ce genre: nous ne devons donc pas les oublier dès qu'il s'agit de modes d'hommes.

Il en est de même s'il s'agit de chapeaux à bords coupés, relevés, généralement petits et

plats: c'est Gibus qui est le chapelier de l'élégance; c'est chez lui que se complète le costume du chasseur par la casquette pure sportsman.

LOMÉNIE DE V.

#### Détails du Dessin.

*Toilettes aux eaux de Bade, jardin de Conversation.* — Chapeau de paille suisse à la Clarisse Harlowe, orné d'une guirlande de fleurs blanches. Redingote de taffetas d'Italie vert-prairie, garnie de revers dentelés bordés de petits effilés. Fichu de mousseline garni de dentelles à la Marie-Antoinette. Capote de tulle bouillonné orné d'un bouquet saule, de clochettes et longues herbes vertes. Redingote de nankin des Indes, garnie de galons de soie de même nuance. Le corsage sans basques derrière mais ouvert devant en gilet.

#### PATRONS.

Patron de bonnet du matin, en mousseline brodée au crochet; la forme en est très-simple: on fronce le fond sur la passe et l'on fait une coulisse sur le derrière seulement, dans laquelle se passent les deux plus petites barbes festonnées; les deux grandes sont les brides du devant. Il faut aussi festonner deux petites garnitures pour orner le devant du bonnet, ce qui est indiqué par le dessin. Ces garnitures ont quatre centimètres environ de hauteur sur le sommet de la tête et cinq sur les oreilles. Le dessin de feston des barbes servira pour ces bandes.

Dessin de col, point de Venise tout en feston ou cordonnet.

## LES PERLES.

(SUITE ET FIN.)

» Le hasard, qui est la providence des malheureux, prit pitié du pauvre Christian. Un matin, j'eus le bonheur d'entrer au service d'un honnête homme, d'un savant illustre, d'un enfant du peuple, qui devait à son génie la grandeur et la fortune: il s'honorait de l'amitié intime du roi; il présidait l'académie des sciences; il était membre de toutes les sociétés savantes; il professait la botanique dans une chaire de l'université Son nom est immortel: Charles Linné!...

» A cette époque, Linné s'occupait, avec une ardeur infatigable, à classer, en les soumettant à la division d'un nouveau système, toutes les collections partielles des plantes du Nord. A mon arrivée dans sa maison, il en était de son classement admirable au règne de la Laponie norvégienne. Un jour, j'osai m'aventurer dans le laboratoire de mon maître, et je lui présentai, d'une main tremblante, les herbiers que j'avais composés moi-même dans le jardin inculte de nos montagnes.

» — Qui a recueilli ces fleurs et ces plantes? me demanda Linné.

(1) Rue Vivienne, 43.

(2) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 45.

» — Moi.

» — Où ?

» — En Norvège.

» — Qui es-tu ?

» — Votre domestique.

» — D'où viens-tu ?

» — D'Aggesderf.

» — Que faisais-tu dans ton pays ?

» — Je gardais les troupeaux.

» — Comment diable as-tu songé à la botanique ?

» — En regardant le soleil.

» — Qu'est-ce à dire ?

» — Oui... En cherchant à surprendre le secret de son éclatante lumière, je faillis devenir aveugle : alors, je me contentai d'admirer les belles fleurs qui doivent la vie au soleil.

» — Pour quel motif as-tu quitté ton village ?

» — Parce que je ne me sens pas né pour être un simple villageois.

» — Que veux-tu faire ?

» — Je veux faire fortune.

» — Pourquoi ?

» — Afin d'être riche d'abord... et puis, afin d'enrichir Wilhelmine.

» — Quelle est cette Wilhelmine ?

» — Une jeune fille qui m'a dit, en m'embrassant : va t'enrichir... je t'attendrai !

» — Elle t'attendra ?

» — J'en suis sûr... et je ne voudrais pas l'obliger à trop m'attendre.

» Linné réfléchit un instant ; il reprit ainsi, d'une voix émue :

« — Tu m'inspires de l'intérêt, parce que ta jeunesse ressemble à la mienne : comme toi, j'ai commencé par être pauvre ; comme toi, j'ai travaillé de mes mains pour vivre : tu as porté naguère le bâton d'un pâtre, et je portais autrefois les outils d'un ouvrier ; tu es devenu botaniste sans le savoir : je débutai dans la botanique sans m'en douter ; enfin, comme toi je voulais enrichir une jeune fille qui m'attendait, au fond d'un village... mais, hélas ! je ne l'ai point revue !.. Sois plus heureux que ton maître, Christian : puisses-tu revoir Wilhelmine !

» — Je la reverrai.

» — D'ici là, Christian, tu ne seras plus mon domestique ; tu seras mon élève ; observe-moi bien, écoute-moi bien... et travaille.

» Je promis d'obéir ; j'observai, j'écoutai de mon mieux mon protecteur et mon maître ; il me sembla que j'avais deviné tout à coup le mystère de ma vocation... et le véritable savant me fit adorer la science.

» Dans la maison de Linné, ma vie était exemplaire : je travaillais le matin, je travaillais après midi, je travaillais tout le soir, et je consentais à grand-peine à dormir quelques heures durant la nuit.

» En deux années, avec les épargnes de mon travail, j'achetai cinq ou six petites perles que j'enfermai précieusement dans la boîte rouge de Wilhelmine.

» C'était écrit là-haut : les perles devaient jouer un rôle dans tous les actes de ma vie !.. Voyez un peu : pour compléter le résultat de ses travaux, de ses études, Linné avait réclamé et obtenu, des états généraux de Suède, une mission scientifique, une mission collective, en faveur de quelques-uns de ses élèves ; je ne fus point oublié dans la justice, dans l'amitié distributive de mon maître : nous partîmes à bord d'un navire royal, et six mois plus tard, je débarquai dans l'île de Ceylan, le jour même où commençait, au fond de l'Océan Indien, la pêche des huîtres perlières.

» Ce jour-là, une journée magnifique du mois de février, la baie de Kondatchy, dans l'île de Ceylan, offrait aux regards des voyageurs d'Europe un spectacle d'une richesse et d'une variété merveilleuses : le soleil oriental lançait des torrents de lumière sur l'immense nappe de l'Océan, qu'il semblait avoir parsemée de pierres précieuses, en l'honneur de la fête des perles ; le rivage était couvert de huttes, de tentes, de pavillons et de bazars ; on y coudoyait des passants de tous les pays, de toutes les castes, de toutes les religions et de toutes les couleurs ; les marchands, les joailliers, les changeurs se livraient à l'envi à leur riche commerce, jusque sur les bords de la mer, les pieds dans l'eau, et très-souvent à la nage ; les femmes, les enfants, les jeunes filles annonçaient, en chantant, le retour des barques pavoisées qui revenaient des bancs de la côte ; à l'arrivée du bateau qui apportait à son maître le produit de sa pêche précieuse, on se poussait autour des esclaves plongeurs, pour voir au plus vite, pour compter, pour peser, pour admirer, pour acheter ou pour vendre ces bienheureuses perles que les poètes de l'endroit appelaient une rosée tombée du ciel.

» Les scènes originales qui se jouaient sur ce vaste théâtre du plaisir, de la curiosité, du luxe, de l'esclavage et du commerce, empruntèrent, pour moi seul, un singulier intérêt, d'un épisode qui devait décider de mon avenir et de ma fortune : une vieille femme, une misérable Indienne, se tenait à l'écart sur le rivage, derrière une hutte ; elle babillait toute seule, en sanglotant ; l'interprète de l'expédition consentit à l'interroger, pour me plaire, et voici les demandes et les réponses de cet interrogatoire.

» — Vous pleurez ?

» — Ne le voyez-vous pas ?

» — Pourquoi pleurez-vous ?

» — Parce que je n'ai plus de mari, parce que je n'ai plus d'enfants !

» — Où sont-ils ?

» — La mort ne me l'a point dit :

» — C'étaient des pêcheurs, sans doute ?  
 » — Les plus braves et les plus habiles plongeurs de toute la côte !.. Un matin, je les vis s'en aller à la pêche ; le soir, je ne les vis point repaître sur le rivage !.. ils avaient plongé si longtemps et si bien !.. La mer n'a pas voulu me les rendre !.. Noyés, ensevelis dans les flots !.. Pourtant, s'ils avaient eu le bonheur de vivre un jour encore, adieu la pêche, adieu l'esclavage, adieu le danger !

» — Ils étaient déjà riches ?

» — Non... mais ils se préparaient à le devenir.

» — Comment cela ?

» — Gardez-moi le secret !.. Figurez-vous que mon mari avait su découvrir le moyen de faire naître des perles à volonté, dans toutes les huîtres de la mer !

» — Quel était ce moyen ?

» — Vous êtes bien curieux !..

» — La vieille se leva vivement ; elle posa sa main sur sa bouche, comme pour s'interdire le droit de nous répondre ; elle disparut dans la foule, et mon interprète m'assura qu'elle était folle.

» Je me rappelai bien long-temps l'étrange folie de cette malheureuse Indienne ; je ne rêvai, tout éveillé, durant mon voyage, que de perles et d'huîtres perlières ; parfois il me semblait possible de réaliser le prodige dont nous avait parlé cette pauvre insensée de Kondatchy ; je me promis de consulter, sur l'incroyable miracle que je voulais faire, la raison et le génie de mon maître ; souvent je faillis devenir fou à force de songer aux demi-confidences de la folle.

» Enfin, je revis la Suède, Stockholm et la modeste maison de mon savant protecteur !..

» — Que pensez-vous d'une pareille folie ? demandai-je un soir à Linné, à propos du secret de la vieille femme de l'île de Ceylan.

» — C'est là, me répondit-il, une extravagance qui me paraît presque raisonnable...

» — Comment ! il vous semble facile...

» — Non pas facile, mais possible de faire pousser des perles, si je puis m'exprimer ainsi, dans les huîtres perlières de la mer, ou dans certaines moules de nos rivières.

» — Dans des moules d'eau douce ?...

» — Dans des moules d'eau douce, de Suède.

» — Des perles à volonté ?

» — Des perles à volonté ; ni plus ni moins.

» — Et le moyen ?...

» — Un grand problème à résoudre.

» — Je le résoudrai !

» — Que le ciel vous soit en aide, Christian !

» Eh bien ! ce problème, je l'ai résolu... Le vœu de mon maître m'a porté bonheur... Et le ciel m'a aidé !.. » —

..... A ces mots, que Christian venait de prononcer avec un religieux enthousiasme, Wilhelmine poussa un grand cri d'orgueil et de joie ;

Cédric cacha sa tête dans ses deux mains. — Le voyageur aux perles ouvrit un portefeuille : il en tira un carré de papier qui ressemblait à une lettre scellée d'un large cachet de cire rouge.

— Le secret de ma gloire et de ma richesse est là tout entier ! s'écria Christian ; je suis déjà riche : je serai opulent ; je suis encore roturier : je serai noble ! D'ici là, j'ai voulu revoir mon village d'Aggesderf ; je veux tenir le serment que mon amour a fait à Wilhelmine : je saurai demain si elle m'aime, et, sans doute, je pourrai passer au cou de ma femme le collier de perles que j'ai détaché du cou de ma maîtresse !

Le couteau de chasse de Cédric n'était plus sur la table...

Nuit affreuse ! le vent s'amusait de plus belle à briser les arbres et les chalets ; on entendait, de loin en loin, à travers les bruits de la tempête, un écho des carillons de la ville de Christiania : c'étaient des notes confuses, des voix criardes qui avaient quelque chose d'horrible ; Christian ne songeait point aux dangers d'une pareille nuit, dans une pareille solitude : il ne pensait qu'au réveil du lendemain et qu'à la beauté de Wilhelmine.

Il était bien tard : il fallut se séparer. — Cédric emmena son hôte dans une chambre d'honneur qui lui était réservée ; le vieux Norvégien se retira dans un trou qui lui servait de grenier ; la jeune fille resta seule, pour y veiller, dans la petite salle commune ; mais bientôt elle s'endormit... la main sur le manche d'une cognée.

Au milieu de la nuit, Wilhelmine fut réveillée en sursaut ; elle ouvrit les yeux en tressaillant : elle aperçut, dans un coin de la chambre, à la triste clarté d'une lampe de résine, son père, qui froissait un carré de papier d'une main tremblante, d'une main convulsive... Il sembla à la jeune fille que la figure de Cédric était pâle, défaite, et même elle crut voir un peu de sang qui dégoûtait des doigts de son père ; elle se leva !..

— Tais-toi !.. lui dit le Norvégien ; nous sommes riches... nous sommes nobles !.. A mon tour, je puis m'écrier, comme cet orgueilleux savant : Le secret de ma gloire et de mon opulence est là, tout entier !..

— Mon père !.. répondit la jeune fille d'une voix étouffée par la terreur, vous avez volé notre hôte, notre ami, notre bienfaiteur ?...

— Non, répliqua le paysan... je l'ai tué !

— Misérable assassin ! lui cria Wilhelmine ; le voyageur que tu as tué... c'était mon amant, mon fiancé, mon ami ! Cette Wilhelmine qu'il aimait encore... c'est votre fille, c'est moi !

— Je le sais bien ! murmura le meurtrier.

Wilhelmine retomba sur son escabeau, sans force, sans mouvement, sans regards, sans larmes et sans voix....

Cédric brisa le cachet de cire rouge... Il déplaça

cette lettre, adressée par un savant à la gloire, à la noblesse, à la fortune... Il avait hâte, le malheureux ! de lire, d'épeler bien ou mal cette précieuse écriture, qui ne contenait rien moins que la raison d'un miracle opéré par la science d'un homme !.. Il jeta des regards avides sur le mystérieux papier... Mais, ô prodige !.. plus de perles, plus de noblesse, plus d'opulence pour cet assassin !.. Il n'y avait aucune ligne d'écriture... Il n'y avait que des chiffres sur le papier de Christian... des chiffres intraduisibles pour tout le monde... L'invention magique venait de disparaître avec l'inventeur, avec le magicien !

Presque aussitôt, un bruit étrange se fit entendre dans la chaumière ; on marchait, on se traînait, on se plaignait dans la chambre voisine... Était-ce un mort qui revenait de l'autre monde pour accuser un meurtrier ?

Une main bien faible poussa la porte, et Christian, Christian lui-même apparut sur le seuil de la chambre !.. il se laissa tomber aux pieds de Wilhelmine, dans ses bras, comme s'il eût voulu rendre hommage à l'innocence de la jeune fille... Et Cédric, épouvanté, s'élança hors du chalet, dans la montagne, en courant, comme pour échapper, dans sa superstitieuse terreur, à la poursuite d'un revenant dont la blessure saignait encore !

Wilhelmine eut beau faire et beau supplier : Christian ne répondit rien à ses questions, à ses plaintes, à ses prières ; il ne vivait plus que par le cœur, et il ne sut répondre qu'à ses caresses, en l'embrassant !

Je me trompe : il puisa dans son dévouement la force de prononcer un mot, un seul nom, celui de son maître ; il dit à la jeune fille, en lui montrant le mystérieux papier qui renfermait le secret des perles : Linné ! Linné !

Ensuite, Christian entr'ouvrit la boîte rouge que vous n'avez point oubliée : il en tira le brillant collier qu'il destinait à sa maîtresse, à sa femme, et il le passa, d'une main défaillante, au cou de la belle Wilhelmine ; ce fut ainsi qu'en mourant le pauvre amoureux d'Aggesderf paya le prix de son ancienne dette amoureuse.

Le lendemain, on trouva le corps de Cédric, bien loin du chalet, au fond d'un précipice.

Wilhelmine, que l'on avait jetée dans une prison, redevint libre, après une longue instruction judiciaire ; la jeune fille, qui se rappelait encore la parole suprême de Christian, se mit en route pour la ville de Stockholm, où elle voulait frapper à la porte de l'excellent et illustre Linné.

Linné écouta la jeune fille ; il l'installa dans sa propre maison, et il traduisit aisément les chiffres de son élève bien-aimé, dont il connaissait déjà la merveilleuse découverte.

Quelques mois plus tard, le secret de Christian, que de nouvelles expériences de Linné avaient rendu tout à fait infailible, fut soumis à l'examen,

c'est-à-dire à l'admiration des états généraux de Suède.

Le moyen imaginé par Christian et complété par les travaux de Linné, pour produire des perles à volonté, dans les moules d'eau douce, valut au célèbre naturaliste de Stockholm des titres de noblesse et une récompense pécuniaire d'une valeur considérable (1).

Linné garda la noblesse pour sa famille et donna l'argent à Wilhelmine.

Le bien-être de la fortune n'inspira point à la pauvre fille le désir, le courage de survivre au malheureux Christian ; elle se laissa bientôt mourir à la peine de ses souvenirs et de ses regrets : seulement, près de revoir son amoureux dans le ciel, où les amours durent toujours, comme la vie éternelle, Wilhelmine eut la coquetterie de se parer à plaisir, pour ne plus le quitter dans ce monde, du collier de perles de son amant

LOUIS LURINE.

### Causeries.

\* \* La Sologne était naguère une contrée aride, sablonneuse, donnant bon an mal an double récolte de fièvres à ses habitants.

L'ignorance y était en raison directe de la misère.

Les paysans croyaient au loup-garou, et il y en avait qui prétendaient avoir vu la Dame blanche.

Les villes de la Sologne n'étaient guère plus avancées en civilisation que la campagne. On y était généralement persuadé que le moyen le plus sûr de dissiper les orages était de mettre les cloches en branle ;

Et qu'il était indispensable de renverser le poivre immédiatement après le sel, lorsque par hasard on avait renversé la salière. Cela suffisait seul pour détruire le sortilège.

On comptait dans un seul canton environ soixante personnes convaincues de pouvoir faire mourir qui bon leur semble, rien qu'en étendant la main d'une certaine façon.

Lorsque M. Eugène Sue vint se fixer dans la Sologne.

On s'est beaucoup occupé dans le temps de cette retraite. Les uns l'attribuèrent à des chagrins d'amour, d'autres à un besoin profond d'expier d'anciennes erreurs. Un de mes amis se préparait même à publier la *Vie d'Eugène Sue*, pour faire suite à la *Vie de Rancé*, par M. de Châteaubriand.

Malgré tout ce qu'on en a dit, une grande incertitude plane encore sur les motifs de cette grande résolution.

La Sologne lui devra son bonheur.

M. Eugène Sue s'est posé comme le réformateur, le

(1) Ce moyen de production a été abandonné ; il est même à peu près inconnu aujourd'hui : quelques savants ont écrit que Linné avait réussi à faire naître des perles dans les moules de Suède en pratiquant des petits trous à travers la coquille de l'*unio-margaritifera*.

législateur de cette contrée. C'est le Guillaume Penn de la Sologne.

Il a voulu tirer les Sologneaux de l'immonde barbarie dans laquelle ils étaient plongés. Pour cela il a exposé sa vie plus d'une fois. Les barbares le prenaient pour un sorcier et voulaient le lancer dans la première mare venue.

Peu à peu, à force de résignation, de courage, de patience, il est parvenu à se faire écouter.

Il a enseigné aux habitants l'art de faire du pain viennois. Auparavant, ils se nourrissaient de galettes de blé noir.

Il leur a fait quitter les peaux de bêtes dont ils étaient couverts pour des paletots en castorine.

Il leur a prouvé que le loup-garou n'avait jamais existé ni en Sologne, ni ailleurs.

Maintenant les Sologneaux ont une confiance entière en M. Eugène Sue. Ils vont le consulter quand leur bœuf est malade, et ils lui demandent des charmes pour le guérir.

M. Sue leur envoie son vétérinaire.

On croit qu'il est le bon sorcier de la Sologne, les autres sont des charlatans qu'on a abandonnés.

Il a beaucoup de peine, quand il se promène, à empêcher les paysans de se jeter à genoux.

Les campagnards sont tout à fait pour lui; il ne rencontre de résistance que dans les villes. La nécessité de sonner les cloches quand il tonne trouve encore beaucoup de partisans parmi les citadins.

Il est vrai que les académies locales contribuent beaucoup au maintien de ce préjugé.

M. Eugène Sue finira par en triompher, et la postérité le bénira pour avoir civilisé la Sologne.

\* \* Si l'on en croit les bruits qui courent, l'hiver prochain sera fertile en exhibitions dramatiques des plus curieuses.

Il est question, entre autres merveilles, d'un dompteur d'animaux féroces qui aurait signé un traité par procuration avec un de nos principaux théâtres du boulevard.

Ce dompteur doit, dit-on, éclipser le fameux Martin, Van Amburgh et même le Morok de M. Eugène Sue.

On l'appelle Manassi-Bé; il arrive en droite ligne du cap de Bonne-Espérance, célèbre jusqu'ici pour ses vins de Constance, ainsi nommés sans doute parce qu'il faut réellement beaucoup de constance pour aller chercher une bouteille de vin à une distance de trois mille lieues.

Manassi-Bé est noir comme le jais. Il y a des gens qui disent noir comme un geai. Le geai est un oiseau bleu de ciel, comme le hussard de M. Liszt.

Le dompteur noir dépasse tout ce que l'on savait jusqu'ici de la fascination exercée par l'homme sur les animaux.

Il faut avouer que le fameux Martin en était encore à l'enfance de la fascination.

Son tour de force consistait à glisser sa tête dans la gueule d'un lion apprivoisé.

Quand il avait mis sa tête à l'endroit en question, il s'adressait au souffleur du théâtre.

« Souffleur, mon ami, fais-moi le plaisir de me dire si le lion remue la queue? »

Le souffleur répondait :

« Non, monsieur Martin, le lion ne remue pas la queue. »

Alors Martin retirait sa tête en disant : C'est bien, me voilà sauvé pour aujourd'hui.

Martin était persuadé que le jour où le lion remuerait la queue, c'en serait fait de sa tête.

Personne n'avait pu parvenir à détruire ce préjugé trop profondément enraciné chez lui.

Les exercices de Martin et du souffleur rappelaient beaucoup trop la fameuse scène de : Sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

Toutes les portières de Paris sont convaincues qu'un beau soir le lion remua la queue et dévora Martin. Or, il est de notoriété publique que Martin est mort tranquillement dans son lit, en Amérique, où il s'était fait quaker.

Van Amburgh était bien au-dessus de Martin, de même que Carter l'emportait sur Van Amburgh.

Manassi-Bé a encore moins de préjugés que Carter.

Il ne porte ni baguette de fer rouge, ni cotte de mailles sous son maillot, et il a enrégimenté un bataillon de panthères qui ont des lions pour officiers et des tigres pour sergents-majors.

Ce bataillon monte la garde, fait la manœuvre et exécute des patrouilles tout autour du parterre, ce qui procure des émotions aux spectateurs qui se croient toujours à leur cinquième acte.

On parle déjà de la pièce composée pour la circonstance, où l'on verra un corps-de-garde rempli de bêtes féroces jouant des petits verres aux dominos.

Manassi-Bé est attendu à Paris pour la fin de septembre.

\* \* Le roi de Bavière, non content de faire des vers, vient de défendre l'entrée de ses Etats aux orgues de Barbarie.

Toutes celles qui existent en ce moment en Bavière seront saisies, confisquées, anéanties. Les Bavares qui en garderaient en leur possession malgré la défense seraient passibles d'une amende de cinq cents florins.

Eux et leur postérité, jusqu'à la quatrième génération, seraient exclus du Wallhalla.

Quel crime ont donc commis les orgues de Barbarie pour mériter une telle proscription?

L'orgue de Barbarie est essentiellement bonhomme de sa nature et fort soumis aux lois; il fait rarement entendre des airs incendiaires : une valse, une polka, la cavatine de l'opéra à la mode, voilà tous les crimes qu'il peut commettre.

Il y a des gens qui approuveront le roi de Bavière, et qui demanderont qu'on imite sa conduite en France.

Cela est cruel à dire; mais l'orgue de Barbarie a beaucoup d'ennemis parmi nous; on le poursuit, on le tracasse; on le couvre à la fois de sottises et de brocards; on veut le tuer par le ridicule, cette arme si cruelle, qui n'a jamais tué personne, quoi qu'en disent les journaux, et qui pourrait bien tuer l'orgue de Barbarie, car c'est là un instrument innocent, candide, timide, qui, tout seul, ne saura jamais faire tête à l'orage.

Mais je le défendrai.

L'orgue de Barbarie, c'est la musique du pauvre, c'est l'orchestre de la rue, l'opéra du carrefour.

La harpe, le violon, la clarinette ne lui viennent pas

à la cheville. L'orgue est prêt à toute heure : un enfant, un Auvergnat, tout ce qu'il y a de plus faible dans la nature, pourrait le mettre en jeu.

Essayez de jouer de la harpe, de la clarinette ou du violon, si vous n'êtes pas élève du Conservatoire de Toulouse ou de Paganini !

J'aime l'orgue de Barbarie.

Il est mélancolique, il est gai, il est tendre, il est riant, il me fait retentir les airs que j'entends à l'Opéra, ou les romances que l'on chante dans les salons.

Si je me tire assez bien de l'air de *Gastibelza*, c'est que pendant six mois un orgue de Barbarie est venu le jouer tous les matins à ma fenêtre.

Vous verrez que la suppression des orgues portera malheur au roi de Bavière. Je ne crois pas qu'un peuple puisse exister sans orgues de Barbarie.

Et ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'il permet l'accordéon à ses sujets ! Je renonce à comprendre le roi de Bavière.

Mademoiselle Ploos d'Amstel, rue Tivoli, 22, ayant terminé une éducation particulière, désirerait donner des leçons de piano et de solfège chez elle et en ville; on pourra juger sa méthode par des élèves dont elle a entièrement formé le talent. Elle donne aussi des leçons spéciales pour préparer des élèves déjà avancés à profiter promptement des leçons des grands maîtres. Elle peut donner leçon en anglais.

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

VAUDEVILLE. — *Charlotte*. — Nous sommes loin des jours où *Charlotte*, la naïve et suave création de Goethe, comptait autant d'adorateurs que de lecteurs; de ce temps où Werther, c'est-à-dire l'inquiétude malade, l'aspiration impuissante et découragée, montrait à la jeunesse comment on est vaincu sans combat, comment on marche volontairement à une lâche mort.

Le *Werther* d'autrefois eût donc été un sujet sans grand intérêt et surtout sans actualité. MM. Emile Souvestre et Eugène Bourgeois ont fait preuve de tact en nous montrant la route qu'aurait fatalement suivie Werther, s'il ne fût point mort.

Dans le prologue, Werther dirige vers sa poitrine une arme meurtrière, en apprenant les fiançailles de *Charlotte*; mais Albert vole à son secours, le sauve, et, plein de générosité, lui cède la main de celle qu'ils aiment tous les deux.

Au premier acte, quel changement, grand Dieu ! *Charlotte* délaissée par Werther ! Werther indifférent, dégoûté, infidèle ! C'est le malheur de sa vie de désirer sans cesse. Il aime depuis deux mois une jeune fille des environs, *Hélène de Verghen*, qui croit ne voir dans son amant que son futur époux.

Nous assistons bientôt à la catastrophe amenée par l'arrivée du major de Verghen et d'Albert, qui vient au nom de son ami Hermann demander la main d'*Hélène*. *Charlotte* apprend qu'elle est trompée; *Hélène*, qu'elle est déshonorée sans retour; Albert, que l'enlèvement de la jeune fille est décidé entre celle-ci et Werther; le major, enfin, apprend quel est celui qui a flétri sa fille.

Ces péripéties successives ont tour à tour transporté les spectateurs et ont été saluées d'applaudissements enthousiastes.

Un duel à mort va avoir lieu entre Werther et le major. *Charlotte* l'apprend, et, dévouée jusqu'à la fin, elle

prend du poison et meurt, pour sauver la vie à celui qu'elle a tant aimé.

Albert épouse la pauvre *Hélène*, pour la réhabiliter. En voyant perdues à jamais pour lui les deux femmes qui ont rempli sa vie, Werther s'écrie avec amertume : Que me reste-t-il ? — Le repentir ! lui dit Albert en entraînant *Hélène*.

Il y a dans cette pièce beaucoup de style, beaucoup d'émotion, beaucoup d'habileté, beaucoup de talent. Madame Albert a été admirable. N'est-ce pas dire que le succès a été éclatant ! *Charlotte* fera de magnifiques recettes; voilà notre dernier mot.

\* \* On répète aux Variétés un vaudeville en trois actes, intitulé *les Amours d'été*. Cet ouvrage, dont la première représentation est promise pour le commencement du mois, est de MM. Dumanoir et Clairville.

\* \* Dans un moment où le vent est aux drames, la bouffonnerie de *la Garde malade*, du Palais-Royal, ne pouvait venir plus à propos et n'en a que plus de prix aux yeux de ceux qui n'aiment à pleurer qu'à force de rire.

\* \* *Le Marché de Londres*, à l'Ambigu-Comique, poursuit, avec trois mille francs de recette chaque soir, le cours de l'immense succès qui lui a été prédit par toute la presse unanime. Jamais succès d'auteur et d'acteurs n'a été plus complet.

\* \* On a lu hier aux artistes la grande pièce militaire que le Cirque prépare pour sa campagne d'hiver. Cet ouvrage est intitulé : *la Révolution française*. Les généraux français de l'époque, Masséna, Kléber, Hoche, etc., sont les principaux personnages qui paraissent dans l'action. Les études vont commencer; les peintres et le costumier seront à l'œuvre au commencement du mois prochain. Les auteurs sont MM. Maillan et Labrousse.

\* \* Les travaux du théâtre Montpensier sont vivement menés en ce moment. Plus de soixante ouvriers y sont occupés. La construction est déjà assez avancée pour que l'on puisse voir la largeur, la hauteur et la profondeur de la scène. Le rideau n'occupera pas plus d'étendue que celui de la Porte-Saint-Martin. La salle est située du côté de la rue des Fossés-du-Temple; elle est parallèle à cette rue. La scène fait face à la Madeleine, et les spectateurs seront tournés vers la Bastille.

\* \* Lundi matin, entre trois et quatre heures, le feu a éclaté avec violence dans les écuries de l'Hippodrome, barrière de l'Etoile. En peu d'instants, les flammes ont atteint les galeries et se sont propagées d'une manière effrayante dans ces constructions entièrement élevées en bois. Les sapeurs-pompiers de Passy et ceux de Neuilly, les gendarmes de Sablonville et de Passy, arrivés les premiers sur les lieux, ont déployé dans cette circonstance beaucoup de zèle et de dévouement, et, secondés par des détachements du 44<sup>e</sup> léger, du 35<sup>e</sup> de ligne et de la garde municipale, ils sont parvenus à arrêter les progrès du feu et à s'en rendre maîtres.

Les sapeurs-pompiers de Paris, arrivés sur les lieux, sont demeurés à l'Hippodrome après le départ des pompiers de la banlieue pour veiller à l'entière extinction du feu. Les autorités de Passy, le chef de bataillon de la garde nationale et plusieurs autres citoyens honorables de la commune n'ont quitté les lieux que lorsque tout a été terminé, c'est-à-dire vers six heures et demie. On doit citer particulièrement quatre employés de l'octroi attachés à la barrière de l'Etoile, qui ont été les premiers à donner l'alarme et à faire arriver les secours. L'un d'eux, le sieur Salandre, a été légèrement blessé.

On ignore encore la cause de ce sinistre, dont les dégâts sont considérables. Un seul des chevaux appartenant à l'établissement a péri; mais toutes les écuries, les bâtiments de service et un tiers environ des galeries ont été

la proie des flammes. Tous les harnais et équipements des chevaux et les costumes des écuyers ont été consumés, et des armures qui venaient d'être confectionnées pour un carrousel qu'on devait prochainement représenter ont été presque entièrement détruites par l'action du feu. On évalue à au moins 50,000 fr. le dommage souffert.

On assure que les chevaux ont été sauvés par la pré-

sence d'esprit et le courage de la femme du limonadier voisin, qui, dès qu'elle eut aperçu les premières lueurs de l'incendie, alla couper les longes qui retenaient les chevaux dans les écuries.

Une fois libres, les chevaux gagnèrent, dit-on, le bois de Boulogne. Quant aux singes, qui ont été également sauvés, on en voyait encore à dix heures sur les arbres des Champs-Élysées.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

IL était sur son char, sept gardes affligés, I mi, tesson scie lances, autour de LUI rangées.

Il était sur son char, ses gardes affligés  
Imitaient son silence, autour de lui rangés.

**Mantelets, Visites,** nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

**Chaussures d'hommes.** BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

**Rouge végétal,** dégagé de tout acide, inaltérable à la transpiration, il imite admirablement la nature et trompe les yeux les mieux exercés. Chez madame J. Albert, rue Choiseul, 4.

**Confection de Robes** M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 1.

**Château-Rouge.** Le prince de Salerne, l'ambassadeur d'Angleterre, le prince Czartoryski assistaient jeudi dernier à la **GRANDE KERMESSE FLAMANDE**, dont le succès a été immense, et qui sera encore donnée la semaine prochaine — Dimanche, 2 août, **GRAND FESTIVAL DANSANT**. Orchestre de danse et orchestre militaire. La musique du 74<sup>e</sup> de ligne exécutera de brillantes fanfares sur la pelouse du château. A 10 heures et demie beau feu d'artifice de Charroi.

Précis historique des **Ordres de Chevalerie**, DÉCORATIONS MILITAIRES ET CIVILES, reconnus et conférés actuellement par les Souverains régnants en Europe et dans les autres parties du monde. Orné de 406 planches dessinées sur des modèles officiels et représentant tous les Insignes, Plaques, Croix, Rubans, Colliers d'Ordre, etc., par JACQUES BRESSON, Chevalier de plusieurs ordres, Membre de diverses Académies et Sociétés royales des Sciences, Arts et Belles-Lettres, auteur de l'*Histoire financière de la France*. — Un fort volume grand in-8° jésus, imprimé avec le plus grand luxe sur papier superfin et avec des caractères fondus exprès. — Prix : en noir, relié à l'anglaise, avec des attributs en or, 50 fr.; colorié et retouché à la gouache, même reliure, 120 fr. — Ouvrage terminé. — En vente : chez AUBERT ET C<sup>ie</sup>, place de la Bourse, 29, à Paris.

**Albums pour la Campagne** Choix d'Albums comiques ou intéressants pour amuser ses hôtes à la campagne. Albums de 6 francs, 8, 10 fr. et au-dessus. — Chez Aubert et C<sup>e</sup>, place de la Bourse.

**Modes.** M<sup>lle</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.